

Mot d'accueil - 2 avril 2010

Souffrance, obscurité et renaissance

Bien chers amis,

On dit que Jésus – ce Dieu fait homme – a souffert pour nous (et certains précisent : sous Ponce Pilate). Quel fou que ce Dieu qui choisit délibérément d'avoir de la peine... jusqu'à se croire abandonné.

Ce soir, je vous invite (je nous invite) à réfléchir sur notre souffrance humaine. Pas en général, mais en particulier. A réfléchir sur nous-mêmes, sur notre propre quotidien, nos propres peines, nos propres douleurs, nos propres maux, nos propres propos. Nous avons la chance énorme, en tant qu'êtres humains, si pas de vraiment connaître le Bien et le Mal, d'avoir la volonté de les connaître, et de les chercher. Et cette aptitude nous range presque au rang de Dieu. Quel fou que cet homme qui vit avec cela !

Si nous voulons ré-fléchir, n'hésitons pas à d'abord *fléchir*.

Fléchir, c'est me rendre souple : quitter la dureté de mes paroles pour rencontrer la douceur de celles des autres, rejoindre ma propre tendresse pour la communiquer, accepter mes raideurs et m'étirer, bien haut, bien haut, vers qui je ne suis pas encore.

Fléchir, c'est me baisser : m'abaisser au plus profond, attraper mes entrailles en souffrance ou en joie, gagner une humilité, reconnaître la grandeur du Tout-Autre – le Très-Bas ! –, retrouver mes douleurs, mes rancœurs, ma méchanceté, et ma gentillesse.

Fléchir, c'est me soumettre : admettre que je n'ai pas la vérité (pas la seule), que je n'ai que la mienne, la plus belle, celle qui me fait vivre, me mettre sous la couette bien chaude d'un avis partagé, le comprendre et le dire.

Fléchir, c'est céder : accéder à un état intérieur, une pensée, une réflexion, une prière, qui accueille Dieu en moi, lui cède la place pour un instant. Magique, peut-être.

Changement de programme : je ne vous propose plus de réfléchir, je vous propose de *fléchir*.

Nos vies sont faites de joies et de souffrances. Et des souffrances souvent on évite de parler, aux souffrances on évite de penser : on veut les gommer, les contourner, retourner la page où elles sont écrites. Mais les gommes s'usent. Tout bon instituteur le sait, et il n'est pas dupe. Ne soyons pas dupes de nous-mêmes ! Nos peines méritent mieux que ça. Il ne s'agit pas de s'en contenter, mais de tenter d'en faire quelque chose. Il ne s'agit pas de rester dans la nuit, mais de veiller activement jusqu'à l'aurore.

La prière peut permettre ce dépassement, pour autant que l'on accepte de *fléchir*. Ce soir, à la fin de la prière, chacun pourra, s'il le désire, venir poser son front contre la croix posée au sol comme le font les chrétiens orthodoxes. Remettre à Dieu ce qui l'encombre, se laisser étreindre, prier sans doute, penser peut-être, pleurer, pourquoi pas.

Dans cette intériorité, une joie – une vraie joie – se fera une place. Je vous invite à la préparer.

Bonne prière !

Sylvain.
